

# LE TEMPS

---

festival Jeudi 18 février 2010

## Jacques Tati à Berlin

Par Thierry Jobin, Berlin

**Par-delà les événements médiatiques de ses premiers jours, le festival s'est remis à l'essentiel, la cinéphilie, avec un joli documentaire sur Daniel Schmid et surtout un étonnant dessin animé dont le héros est Tati lui-même**

Roman Polanski, Martin Scorsese. Martin Scorsese, Roman Polanski. Il n'y en a presque eu que pour ces deux-là depuis le début de la 60e Berlinale. Et voilà que, la poussière retombée avec le déferlement médiatique, les antennes satellites rentrées au bercail, la deuxième partie du festival remet la passion du cinéma au milieu de la Potsdamer Platz. L'urgence et l'événement ont fait place à la mise en contexte et à l'histoire du 7e art avec deux films émouvants et ô combien différents.

A commencer par Daniel Schmid - le chat qui pense, documentaire suisse signé par deux jeunes cinéastes, Pascal Hofmann et Benny Jaberg. Hommage au réalisateur disparu le 6 août 2006, Daniel Schmid - le chat qui pense ne se distingue pas tant par sa forme chronologique trop classique, de Heute Nacht oder nie en 1971 à Portovero, le tournage qu'il dut abandonner en 2005 après quatre jours de tournage parce que l'indésirable cancer avait refait son apparition. Non, ce qui fait le prix de ce portrait émouvant, c'est, malgré la jeunesse de ses auteurs, tous deux frais trentenaires, la complicité qui s'en dégage.

Elle est due bien évidemment aux témoins de l'époque, à commencer par le fidèle chef opérateur Renato Berta, ainsi bien sûr qu'à Daniel Schmid lui-même et aux nombreuses images d'archives, en tournage ou en interview, où le cinéaste dégage cette douceur, cette gentillesse et ce bon sens désarmant qui en ont fait l'un des artistes les plus aimés de Suisse.

C'est qu'il avançait à cœur ouvert, même devant les caméras. Capable de décrypter son style: «Je m'efforce de filmer la surface des choses, parce qu'elle possède davantage de mystère que toute prétention de profondeur.» Ou de remonter, avec le même naturel, aux sources de son intimité: «J'ai grandi dans une famille très protestante, très calviniste où on ne se touchait pas. On pleurait seul. C'est horrible. Deux fois dans ma vie, j'ai eu la chance de rencontrer des hommes qui m'ont appris à toucher et à être touché en me sentant protégé et pas trahi.»

Protéger, c'est aussi le cœur du film que le Français Sylvain Chomet consacre à Jacques Tati: L'Illusionniste, qui sortira en juin. Sauf que l'approche est d'une tout autre forme. Voilà sans doute l'un des portraits de cinéaste et comédien les plus originaux qui aient été conçus. Chomet est en effet l'auteur du dessin animé qui a fait le tour du monde en 2004, Les Triplettes de Belleville. Et c'est sous cette forme animée qu'il a décidé d'adapter un script inédit du grand Jacques que la fille de ce dernier, feu Sophie Tatischeff, lui a confié, convaincue qu'un film d'animation serait préférable à une adaptation où un comédien aurait joué son illustre père.

Sylvain Chomet a conservé 80% du scénario original écrit entre 1955 et 1959, histoire d'un magicien français désabusé qui s'exile en Grande-Bretagne et prend sous son aile une Cosette croisée dans

un pub écossais. Surtout, le cinéaste s'est appliqué, et c'est une première dans l'histoire du cinéma d'animation, à recréer un Tati dessiné. Et il est plus vrai que nature, évoluant dans un monde qui n'est pas celui de Monsieur Hulot, mais qui est imprégné de manière subtile et nostalgique par le cinéma de Tati, qu'il s'agisse de la pantomime des personnages ou de ces dialogues si caractéristiques, empruntant à toutes les langues des sons davantage que des mots.

Replacé entre Chaplin (avec le leitmotiv de la pauvreté et de la fin du music-hall) et les Monty Python (pour le lapin albinos agressif du prestidigitateur), Jacques Tati suscite là le plus bel hommage que le cinéma pouvait lui consacrer. Sylvain Chomet réinvente tout bonnement son art à partir de celui de son modèle. Des plumes deviennent des flocons de neige. Un ventriloque ruiné, qui a confié sa marionnette à un prêteur sur gages nommé Brown & Blair, parle avec sa main. Le personnage de Tati entre dans un cinéma pour assister à une projection de Mon Oncle. Et tandis que Hollywood, hormis le bastion inspiré de Pixar, utilise l'animation pour ressasser encore et encore, dans Monstres contre Aliens comme dans Avatar, les figures les plus populaires possibles, on se dit que Sylvain Chomet pratique, lui, un cinéma qui a de la mémoire.

**LE TEMPS © 2009 Le Temps SA**